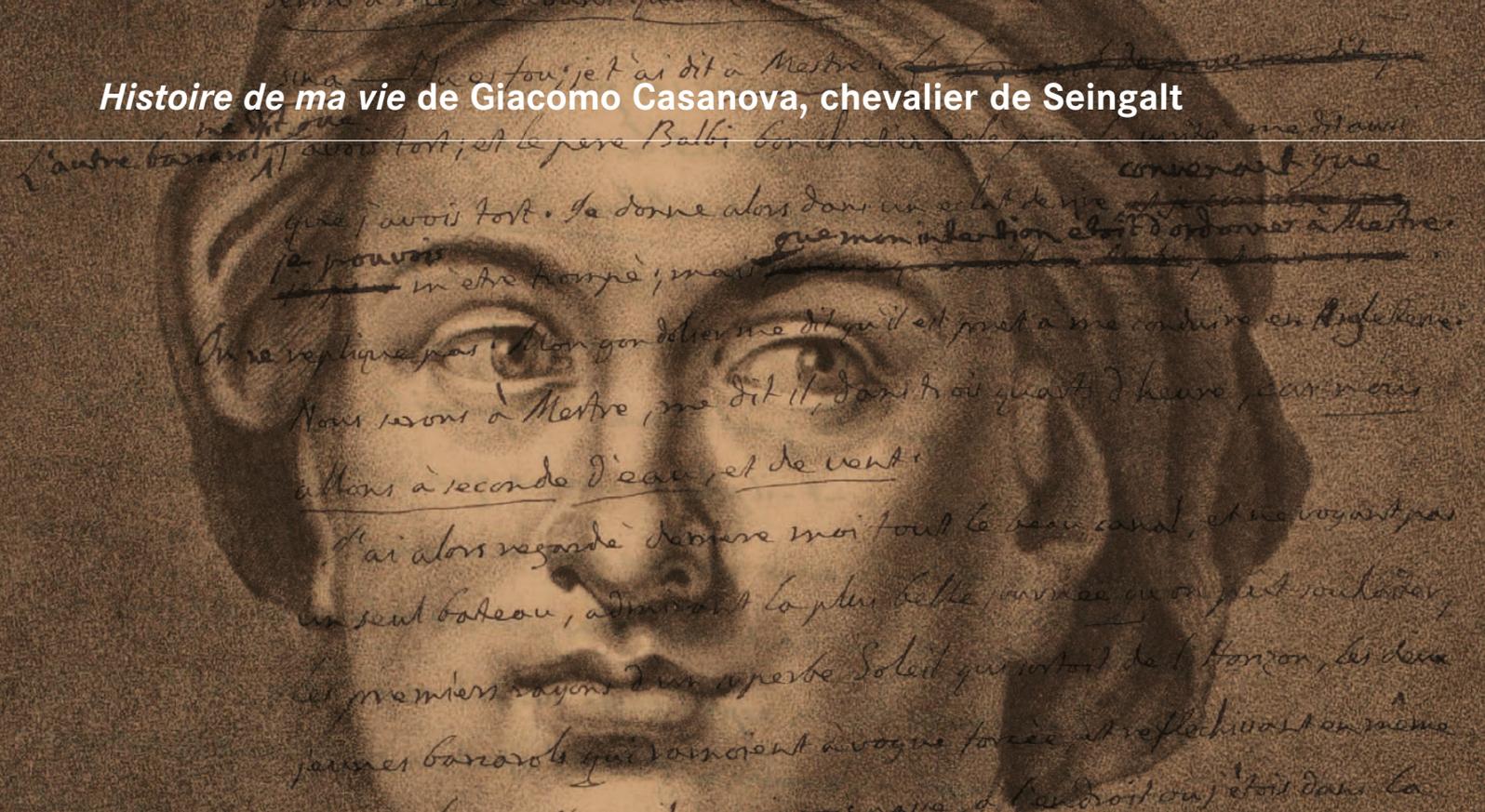


## Histoire de ma vie de Giacomo Casanova, chevalier de Seingalt



Il était une fois un « homme de plaisir et de passions, typique dévorateur de chaque moment, et qui plus est, favorisé par le destin d'aventures fantastiques, par l'esprit d'une mémoire démoniaque et par le caractère d'une absence absolue de scrupules. »

(S. Zweig, *Trois poètes de leur vie*, Livre de Poche, p. 136)

Il était une fois l'histoire de Giacomo Casanova qui raconta son extraordinaire vie « sans ménagement moral, sans édulcorant poétique, sans chamarrure philosophique, tout objectivement, telle qu'elle fut : passionnée, dangereuse, avec des périodes de gueuserie, outrancière, amusante, vulgaire, insolente, effrontée, friponne, mais toujours pleine de ressort et d'imprévu ».

Il la raconta « non pas par ambition littéraire ou vantardise dogmatique, par repentir ou par une rage de confession tournant à l'exhibitionnisme, [mais] comme un vétéran, à une table d'auberge, la pipe à la bouche, [qui] régale ses auditeurs sans préjugés de quelques aventures salées et même poivrées ». (S. Zweig, *op. cit.*, p. 137)

L'écriture fut-elle pour Casanova une autre aventure, semblable à celles qu'il avait déjà expérimentées ? Ce fut son ultime expérience, au crépuscule de sa vie, lui qui savait qu'il allait mourir, et qui détestait cette idée. Elle lui restituait, comme un miroir, sa voix, son corps, ses pensées, ses désirs, l'image des lieux qu'il avait visités, les personnes qu'il avait rencontrées.

L'*Histoire de ma vie* fut son dernier théâtre, sa dernière scène, là où il s'exposa une dernière fois, lui qui ne pouvait vivre sans public, qui n'existait que par ou pour les autres. Il a raconté, conté, murmuré sa vie. Il l'a pleurée aussi, peut-être... et l'a offerte à « ceux qui à force d'avoir vécu sont devenus insusceptibles de séduction et qui à force d'avoir demeuré dans le feu sont devenus Salamandres ».

Rédaction :  
Caroline Doridot

*L'auditeur excite le rôle, la louange accroît la vertu  
et la gloire est un stimulant puissant.*

Ovide, *Pontiques*, IV, 2, 35

Portrait de G. Casanova d'Anton  
Raphael Mengs, vers 1760  
BnF, Estampes, BnF, N-2, D-105442



Salamandra, BnF, Réserve  
des livres rares, 1618

## 1785-1798 : les dernières années de Casanova au château de Dux

Le château de Dux en Bohême, emblème du pouvoir de la famille Waldstein, conserve aujourd'hui les traces de la présence de Casanova. Au milieu de la bibliothèque se trouve une porte dérobée qui ouvre sur une pièce à peine éclairée, où un mannequin de cire porte perruque. Il est en train d'écrire, et son bureau est constellé de papiers, de dossiers... Une lumière rouge éclaire la table dans une mise en scène qui ressemble à celles du musée Grévin. Casanova empaillé, momifié ! Comme le dit Philippe Sollers, « on aimerait parfois que les murs parlent ». Son corps repose en l'église Santa Barbara, près du château. Sur la façade, on peut lire la plaque suivante, en allemand : « Jakob Casanova, Venedig, 1725, Dux, 1798 ».



Le château de Dux (Duchcov) au XVIII<sup>e</sup> siècle sur une tabatière en émail et cuivre.  
Photographe : Marta Pavliková

La somptueuse résidence des comtes de Waldstein se situe au nord-ouest de la Bohême.

L'exposition du château présente les appartements de Giacomo Casanova qui y a séjourné en tant que bibliothécaire, les treize dernières années de sa vie. De nos jours, le château est administré par l'Institut national des monuments de la République tchèque.

### 1785-1798 : la vie au château de Dux ou l'apprentissage de la solitude

En septembre 1785, Casanova accepte la proposition du comte de Waldstein : s'installer dans son château de Dux, en Bohême, afin de s'occuper des 40 000 livres et manuscrits que comporte sa bibliothèque.

Après avoir parcouru presque toute l'Europe du nord au sud, d'est en ouest, Casanova choisit enfin l'immobilité.

Il a 60 ans. Il a vieilli. Il est fatigué et veut bénéficier désormais de la protection du comte. Le travail de bibliothécaire ne l'intéresse guère, et les querelles et mesquineries constantes du personnel du château (le régisseur Feldkirchner et son « mignon », le courrier Wiederholt) occupent tout son temps, lorsqu'il n'écrit pas. Même dans son cabinet, il est poursuivi par la femme de chambre qui jette ses pages manuscrites, les prenant pour des « papiers sales ». Il en vient à voir dans leur comportement comme la main lointaine des « Jacobins » français !

La Révolution française le poursuit.

Son goût immodéré pour la cuisine italienne s'impose comme un principe de survie, même si le cuisinier le prive de ses macaronis préférés lorsqu'il le peut.

Dans le village qui jouxte le château, il arpente une unique rue, sans société à côtoyer ni à charmer. Le comte est très souvent absent et Casanova quitte alors Dux pour de brefs séjours à Prague, Dresde, Teplitz, Berlin, Hambourg. C'est au cours d'un de ses voyages qu'il fera la rencontre de Mozart et Da Ponte et collaborera au livret de *Don Giovanni*. C'est dans cette solitude qu'il s'adonne à corps perdu à l'écriture : « J'écris treize heures par jour, qui me passent comme treize minutes. » ; « J'écris du matin au soir, et je peux vous assurer que j'écris même en dormant, car je rêve toujours d'écrire. » (Lettre à son ami Opiz, *Correspondance avec J. F. Opiz*, éd. fr. Kohl et Otto Pick, Leipzig, Kurt Wolff, 1913)

Les dernières années de sa vie ont été la condition de « son immersion absolue dans la vie de l'écriture, vie autre, secrète, et en regard de laquelle l'enfermement (qu'il soit volontaire, infligé par la maladie comme dans le cas de Proust, imposé en châtement comme pour Sade à Vincennes et à la Bastille, Jean Genet, ou Victor Hugo exilé) a aussi, et paradoxalement, la signification d'une chance ». (Chantal Thomas, *Casanova, la passion de la liberté*, catalogue BnF, 2011)

### Le comte de Waldstein, Prince de Ligne (1735-1814) et Casanova

*Soyez Pétrone, vous qui en même temps êtes souvent Horace, Montesquieu et Jean-Jacques. J'aime mieux le Jacques qui n'est pas un Jean, car vous êtes gai, il est arbitraire. Vous êtes gourmand, il met de la vertu dans les légumes. Vous avez cueilli trente roses de virginité, il n'a cueilli que de la pervenche. Vous êtes reconnaissant, sensible et confiant, il était ingrat et soupçonneux. Vous avez toujours été fouteur..., et ainsi qu'il nous le dit gravement mais avec éloquence, il s'est toujours br...*

Lettre du Prince de Ligne à Casanova, Vienne, 21 mars 1794, tirée du livre : Prince de Ligne, *Pensées, portraits et lettres à Casanova et à la marquise de Coigny*, Rivages poche

Le comte est un seigneur belge de haut rang, un diplomate européen, un homme d'esprit qui se décrit volontiers comme athée, un homme politique important, espion à ses heures. À Paris, il sera en mission secrète, dans le but de faire évader Louis XVI et sa famille alors emprisonnée. Il meurt lors du congrès de Vienne en 1814 où, en compagnie de Talleyrand et de Metternich, il tente de redéfinir l'Europe après « l'épisode » napoléonien.

C'est un libertin, philosophe et ami de Voltaire, le confident de tous les rois et reines d'Europe, mais aussi un écrivain de valeur. Goethe dira de lui qu'il aura été « l'homme le plus joyeux de son siècle ». Ses œuvres (33 volumes), publiées en français entre 1795 et 1809 à Vienne, contiennent les *Fragments sur Casanova et Aventuros*.

Le comte admire Casanova mais le jalouse aussi. Il sera le premier lecteur des Mémoires du Vénitien. Voilà ce qu'il écrit à propos de

son bibliothécaire et ami !

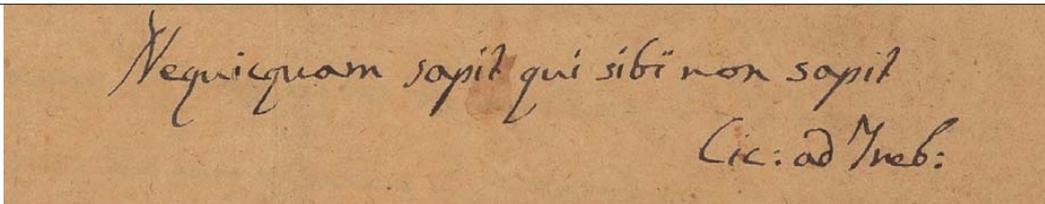
« Il est fier, parce qu'il n'est rien et qu'il n'a rien. Rentier, ou financier, ou grand seigneur, il aurait été peut-être facile à vivre. Mais, qu'on ne le contrarie point, surtout que l'on ne rie point, mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute, car son amour-propre est toujours sous les armes : ne lui dites jamais que vous savez l'histoire qu'il va vous conter ; ayez l'air de l'entendre pour la première fois. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi : sa prodigieuse imagination, la vivacité de son pays, ses voyages, tous les métiers qu'il a faits, sa fermeté dans l'absence de tous ses biens moraux et physiques, en font un homme rare, précieux à rencontrer, digne même de considération et de beaucoup d'amitié de la part du petit nombre de personnes qui trouvent grâce devant lui. »

(*Aventuros*, extraits, dans *Histoire de ma fuite des Plombs*, collection 10/18, p. 220-221)



Le Prince de Ligne, J.-P. Pichier, 1789, BnF, Estampes N-2

*Mais en voyant une beauté surprenante entre tant de laideurs, j'ai demandé, à quelqu'un, comment s'appelait la dame — C'est, Monsieur, Madame de Brionne, qui est encore plus roge que belle, car non seulement il n'y a aucune histoire sur son compte ; mais elle n'a jamais fourni la moindre motif pour que la médecine puisse s'en mêler une. — On s'y attelloit tout seul rodant par tout jusqu'à l'intérieur des appartements royaux, lorsque j'ai vu dix à douze dames laides qui avoient plus l'air de courir que de marcher, et il mal qui elles paroissoient tomber le visage en avant.*



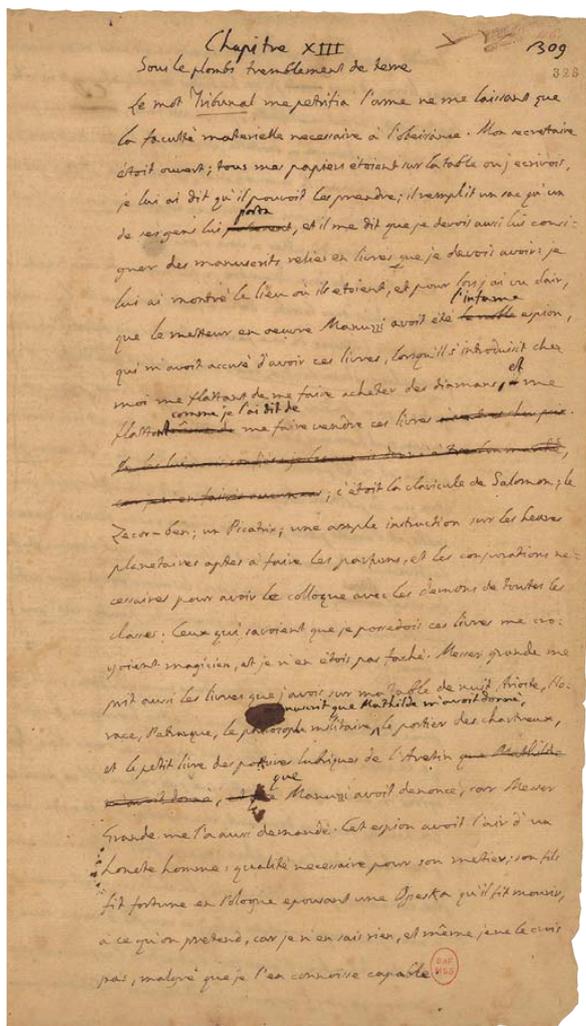
### Casanova et le latin: langue de savoir et de séduction

« C'est ne connaître rien que ne connaître pas pour son profit personnel. » Citation inexacte d'après Cicéron à Trebatius: « *Quid ispsse sibi sapiens prodesse non quit, nequidam sapit.* »

Casanova apprend le latin alors qu'il est enfant, auprès de l'abbé Gozzi. Cet apprentissage lui permettra de lire tous les grands auteurs (Apulée, Horace, Cicéron, Ovide, Pline l'Ancien...) et d'y puiser un grand savoir. Le latin est aussi une langue de séduction pour Casanova. Séduire en premier lieu sa mère, qui l'a toujours ignoré, qui ne l'a pas élevé. Lors d'une joute littéraire face à un homme de lettres anglais, il improvise des pentamètres magnifiques qui éblouissent toute l'assistance. À partir de ce triomphe enfantin, Casanova prendra l'habitude de mettre des citations latines (approximatives ou inexactes parfois) dans tous ses textes. Le latin est une référence à une appartenance culturelle très forte chez Casanova. Mais il en fait aussi un usage provocateur puisqu'il le détourne des églises, du monde des lettres, pour le faire basculer dans le monde des jouissances mondaines, dans l'univers du féminin. Séduire en latin, se faire séduire par une femme qui parle latin!

### Casanova et la langue allemande

**Casanova n'aime pas l'allemand. La langue de Goethe n'intervient jamais dans ses Mémoires et fait l'objet d'un silence définitif. La langue allemande est l'incarnation de la fin du voyage, un désastre pour le Vénitien! Une paralysie qu'il abhorre profondément. Il lui importe de ne pas parler la langue qui incarne sa fin, en refusant le château où il vit, la nourriture qu'on y mange... Un refus total, condition nécessaire à l'écriture.**



Manuscrit T3 fol 328

### Casanova ou la fièvre d'écrire

Pendant les treize dernières années de sa vie, Casanova n'écrit pas simplement ses Mémoires. Il écrit sans arrêt, et la diversité des thèmes abordés témoigne d'un grand savoir et d'une vraie liberté de penser.

**1786** Publication de *Soliloque d'un penseur*. Une réflexion philosophique sur l'imposture et la duperie.

**1788** Il écrit un roman utopique, *L'icosaméron ou Histoire d'Édouard et d'Élisabeth qui passèrent quatre-vingts-un ans chez les Mégamircres, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe* lequel est un échec littéraire et financier. Le comte, élégant, lui achète tous les manuscrits. « Pour lire jusqu'au bout *L'icosaméron*, ce monstre de roman utopique, il faudrait la patience d'un agneau revêtu de la peau d'un âne, et quand notre bon Giacomo se met à philosopher, on fait bien, pour ne pas bâiller, de se tenir les mâchoires. » (Zweig, *op. cit.*, p. 131)

**1788** *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs*.

« Pour captiver le suffrage de tout le monde j'ai cru de devoir me montrer avec toutes mes faiblesses, tel

que je me suis trouvé moi-même, en parvenant par là à me connaître; j'ai reconnu dans mon épouvantable situation mes égarements, et j'ai trouvé des raisons pour me les pardonner; ayant besoin de la même indulgence de la part de ceux qui me liront, je n'ai rien voulu leur cacher, car je préfère un jugement fondé sur la vérité, et qui me condamne, à un qui pourrait m'être favorable fondé sur le faux. » (G. Casanova, *op. cit.*, p. 16)

**1790** *Solution du problème déliaque et Corollaire à la duplication de l'hexaèdre / Démonstration géométrique de la duplication du cube. Corollaire second*. Casanova prétend avoir résolu un problème mathématique posé depuis l'Antiquité: celui de la duplication du cube.

**1791** Rédaction d'une « Lettre à Robespierre » de 120 pages. Elle n'a pas été retrouvée dans ses papiers. C'est sa « lettre volée »!

**1797** Publication de *À Léonard Snetlage*. Ce texte a été publié aux éditions Allia sous le titre *Ma voisine, la postérité*, expression empruntée à la dédicace au comte de Waldstein. C'est une réflexion sur la langue française après la Révolution française.

*On dit que ce Dux est un endroit merveilleux, et je vois qu'il peut l'être pour plusieurs; mais pas pour moi, car ce qui fait mes délices dans ma vieillesse est indépendant du lieu que j'habite. Quand je ne dors pas, je rêve, et quand je suis las de rêver je broye du noir sur du papier, puis je lis, et le plus souvent je rejette tout ce que ma plume a vomi.*

Lettre à la princesse de Clary, 1794

14  
 ambassadeur le chevalier d'Ron son secrétaire d'ambassade, qui dans  
 la suite fit sans parler toute l'Europe. C'étoit une femme qui  
 avant d'entrer dans la diplomatie avoit été capitaine de dragons.  
 Malgré beaucoup d'esprit ministériel, et les manières d'homme, je  
 l'ai soupçonné quelque chose de moins d'homme. Sa comédie a com-  
 mencé par de beaux succès au départ de fondus de M. de Guanchi,  
 qui eut un congé. Dans cette semaine je suis allé me faire connoître  
 par de tous les banquiers entre les mains desquels j'avois ~~cent mille~~  
~~écus par le moins.~~ <sup>cent mille</sup> ~~écus~~. Ils acceptèrent les traites, et en force des lettres de recoman-  
 dation de M. Danton, et Baur il m'offrirent leurs services pour  
 Auliceries. Je suis allé aux fêtes de Courcouronnes, de Dunlaine,  
 inconnue de tout le monde, et à dîner aux tavernes pour m'  
 habituer peu à peu aux mœurs anglaises. Le matin j'allois à la  
 bourse, où je faisois des connoissances; ce fut là que le négociant Bo-  
 sanguet, au quel je m'étois recommandé pour avoir un bon domestique,  
 qui porta outre l'anglais, l'italien, ou le français, me donna un me-  
 gre qui il me garantit fidèle. Ce fut <sup>Bo sanguet</sup> ~~lui~~ qui me donna un maître  
 anglais qui parloit français, qui entra d'abord chez moi avec toute  
 sa famille, et ce fut lui qui m'introduisit dans plusieurs con-  
 noissances singulières, dont je parlerai en temps, et lieu. Dans cette  
 semaine j'ai aussi voulu connoître les Begs choisis, ou un  
~~jeune~~ homme riche vint se baigner, se lever et coucher avec une  
 fille de page précieuse. C'est une partie magnifique qui  
 coûte au tout six guinées; l'économie peut la réduire à  
 quatre; mais l'économie gâte le plaisir.  
 Le dimanche à onze heures je me suis mis avec élégance,  
 et ayant mes belles bagues, mes montres, et mon ordre  
 en sautoir ruban ponceau, je suis allé à la cour, où j'ai  
 approché le Comte de Guanchi à la dernière antichambre. Je  
 suis entré avec lui, et il me presenta à George III qui me  
 parla; mais il bot, que j'ai vu par y répondre que pour une indis-

**Genèse d'Histoire de ma vie**

1789 est une année décisive pour Casanova. Il est déprimé et c'est son médecin irlandais O'Reilly qui l'encourage à écrire l'histoire de sa vie. Il se met au travail avec une énergie débordante, les lettres à son ami Opiz en témoignent : « Ma santé est bonne, et je m'occupe à mes Mémoires. Cette occupation me tient lieu de délassement. Je me trouve en les écrivant jeune et écolier. Je donne souvent dans des éclats de rire, ce qui me fait passer pour fou, car les idiots ne croient pas qu'on puisse rire étant seul. » (Correspondance avec J. F. Opiz, op. cit.)

En 1792, il achève le douzième volume par cette phrase : « Au commencement du Carême elle partait avec toute la troupe, et trois ans après je l'ai vue à Padoue où j'ai fait avec sa fille une connaissance plus tendre. Les années suivantes sont consacrées à la relecture.

Comment Casanova procède-t-il pour écrire ? Il puise ses souvenirs dans des petits carnets qu'il nomme « ses capitulaires », dans ses lettres et documents qu'il conserve dans ses malles, à côté de tous ses somptueux vêtements. Malheureusement ils ne nous sont pas parvenus, probablement détruits au fur et à mesure de leur utilisation. Ses brouillons sont rares et sont aujourd'hui conservés aux Archives d'État de Prague.

Casanova n'écrit jamais au hasard. Chaque chapitre répond à un plan précis. Il dresse des listes de noms, avec parfois de courts commentaires. Marie-Laure Prévost, commissaire de l'exposition « Casanova, la passion de la liberté » écrit : « L'une de ces listes, sur trois colonnes, donne l'impression d'une distribution de rôles en tête d'une pièce de théâtre, quelques mots complétant l'ensemble, comme pour camper la scène ou situer tel acteur dans le temps et dans l'espace.

Autour du « nom propre », noyau de son écriture, il fait resurgir un souvenir. Le nom comme déterminant d'une séquence à développer, à mettre en scène.

Et par ailleurs, il écrit avec ironie : « Quand je demande aujourd'hui des nouvelles de mes anciennes connaissances à des personnes qui viennent de leur pays, ou qui en sont, je les écoute avec attention; mais l'intérêt qu'elles me réveillent est moins fort qu'un trait d'histoire, anecdote arrivée il y a cinq ou six siècles, et qui serait inconnu de tous les savants. Nous avons pour nos contemporains, et même pour certains compagnons de nos folies d'ancienne date, une espèce de mépris qui pourrait bien rejallir de celui que dans certains moments nous avons de nous-mêmes. » (Histoire de ma vie [HMF], vol. 9, p. 371)

Manuscrit T8 fol 9v

**Écrire en français**

Il ne fait aucun doute pour Casanova qu'écrire en français est un moyen de s'ouvrir à un vaste lectorat. Le français est alors la langue aristocratique de la politique et de la diplomatie, celle de Voltaire, Diderot, Gassendi et d'autres. Choisir le français, c'est choisir le « grand théâtre du monde », et c'est surtout choisir Paris, ville de toutes les extravagances, de l'insolence des femmes, de la fête et de la beauté (c'est Crébillon père qui lui donnera ses premières leçons de français lors de sa première visite).

Le choix de Casanova participe d'une liberté placée sous le signe de la jouissance et de la curiosité. Il refuse ainsi la fatalité du lieu de sa naissance. « Il dit non à la famille et oui à l'aventure. Il choisit la langue de la communication et l'ambition intellectuelle de la philosophie des Lumières, mais aussi, plus sensuellement, la perpétuation, dans et par son écriture, de la jeunesse et du temps des découvertes, des certitudes du corps, des séductions dans l'instant. » (Chantal Thomas, op. cit., p. 15)

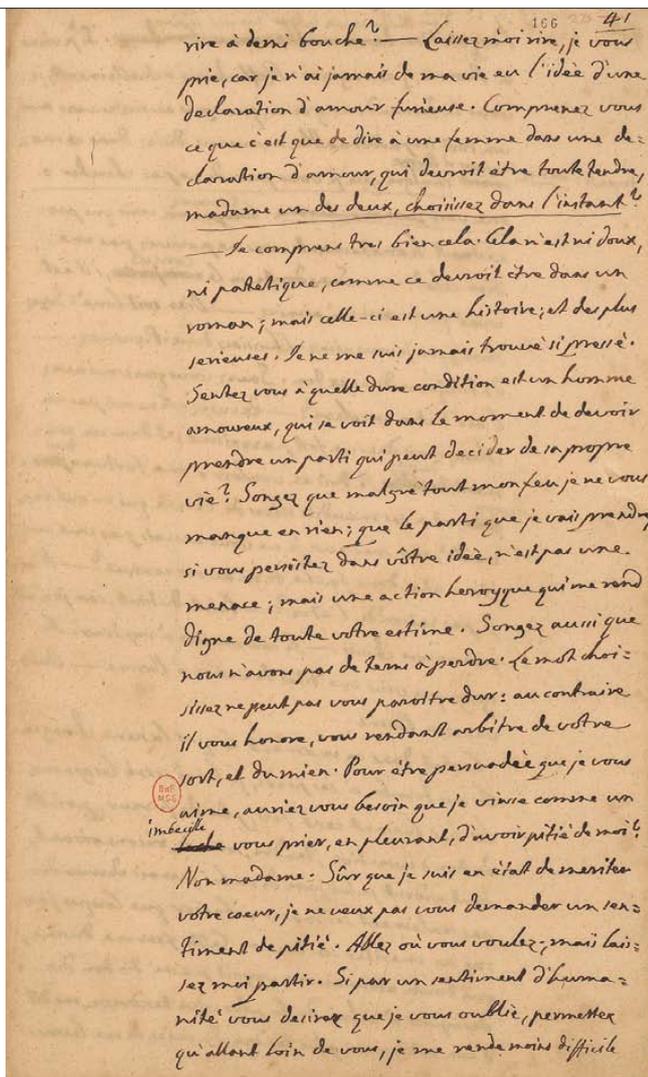
Il aime la langue française. Il aime sa clarté, son ordre et sa construction. Casanova remarque avec ironie que le français est parlé dans toute l'Europe, mais que les Français sont inaptes à parler une autre langue. Pourquoi ? « Les Français ont la langue, le palais, la poitrine et le nez si bien adaptés au son, à l'accent, à la prosodie, à la consonance de leurs mots [...] que, quelque effort qu'ils fassent, ils ne parviennent à former les phrases de la langue étrangère qu'ils tentent de parler et, moins encore, à la bien prononcer. » (HMF, I, p. 10)

*J'ai écrit en français, et non pas en italien parce que la langue française est plus répandue que la mienne. Les puristes qui, trouvant dans mon style des tournures de mon pays me critiqueront, auront raison, si elles les empêchent de me trouver clair*

(HMF, I, p. 10)

Manuscrit T1 fol 6v (HMF, I, p. 3-4)

14  
 — Un ancien me dit être ton d'imitateur; si tu n'as pas fait des choses dignes d'être écrites, écris en du moins qui soient dignes d'être lues. C'est un précepte aussi beau qu'un diamant de première eau brillante en Angleterre, mais il m'est incompétant, car je n'ai écrit ni l'histoire d'un illustre, ni un roman. Digne ou indigne, ma vie est ma matière, ma matière est ma vie. L'ayant faite sans avoir jamais eu que l'espoir de l'écrire me viendrait, elle peut avoir un caractère



### Le style de Casanova: écrire comme il a vécu

Tout, dans *Histoire de ma vie*, respire la musique vénitienne. Outre les italianismes qui parcourent le texte, les citations latines vraies ou fausses, le lecteur savoure avec plaisir l'euphorie réjouissante qui transparait derrière chaque aventure narrée, le style endiablé où le rythme n'est jamais loin de la danse que Casanova affectionne par-dessus tout: la furlane!

Une écriture en mouvement, une écriture remplie d'émotions, de pleurs et de cris, de joie, de surprises et de batailles incessantes pour survivre. Amoureux éperdu de Madame F., riche patricienne de Corfou, il écrit: «Après ces paroles, elle me présente sa bouche, et elle l'abandonne à la mienne jusqu'à ce que j'aie dû l'en détacher pour respirer. Revenu de mon extase, je me mets à ses pieds, et avec mes joues inondées de larmes de reconnaissance, je lui dis que si elle me promettait de me pardonner j'allais lui confesser mon crime.» (Casanova, *Madame F.*, Folio, p. 31) Il sait ménager, comme un metteur en scène avisé, des accélérations et des pauses, des instants suspendus lorsqu'il décrit avec minutie par exemple un festin extraordinaire, ou des épisodes burlesques dans lesquels le rire est toujours au rendez-vous.

Il est aussi un grand observateur, dressant de savoureux portraits: lorsqu'il arrive à Padoue, dans la pension choisie par ses protecteurs, il décrit ainsi «l'esclavonne», la propriétaire des lieux: «Malgré que je n'eusse aucune idée décidée de beauté ni de laideur, sa figure, son air, son ton, et son langage me rebutaient: ses traits hommâsses me démontaient toutes les fois que j'élevais les yeux à sa physionomie pour écouter ce qu'elle me disait. Elle était grande, grosse comme un soldat, à teint jaune, à cheveux noirs, aux sourcils longs, et épais. Elle avait plusieurs longs poils de barbe au menton, un sein hideux à moitié découvert, qui sillonnant lui descendait jusqu'à la moitié de sa grande taille, et son âge paraissait de cinquante ans» (HMV, I, p. 23)

L'écriture de Casanova est comme un carnaval, parée de toutes les couleurs, de tous les masques, de toutes les parades, de tous les faux-semblants, de toutes les représentations.

Une écriture où Casanova ne ment pas, mais où il déforme, passe sous silence et transpose, occulte, construit son récit, sa vie.

Manuscrit T2, fol 166 (HMV, I, p. 490)

### Une vie de savoir

*Il n'y a point d'homme au monde qui parvienne à savoir tout; mais tout homme doit aspirer à tout savoir.*

(HMV, I, p. 553)

On peut compter plus de cent vingt œuvres citées dans les Mémoires de Casanova. Deux auteurs anciens remportent ses suffrages: Horace et Virgile. Il expliquera à Voltaire, lors de leur rencontre: «Le seul Horace m'est resté tout dans l'âme sans rien excepter, malgré les vers souvent trop prosaïques de ses *Épîtres*.» (HMV, II, p. 407) Quelques auteurs grecs complètent son savoir: Aristote, Platon, Eschyle, et Homère, dont il traduira en vénitien *l'Illade*.

Il est également un grand admirateur de la poésie italienne. Il raconte que c'est grâce au

poète Baffo qu'il s'est ouvert à l'intelligence et à l'amour de la poésie. Mais il admire surtout Pétrarque. Il ira voir la maison de Laure, à Fontaine-de-Vaucluse, lors de l'un de ses voyages en France. Mais son plus grand amour littéraire revient à l'Arioste, cité pas moins de vingt-deux fois dans *Histoire de ma vie*! Toujours auprès de Voltaire, il fera une lecture du *Roland furieux* et lui dira: «L'Arioste, et je ne peux pas dire que je l'aime plus que les autres, car je n'aime que lui. Je les ai cependant tous lus.» (HMV, II, p. 404)

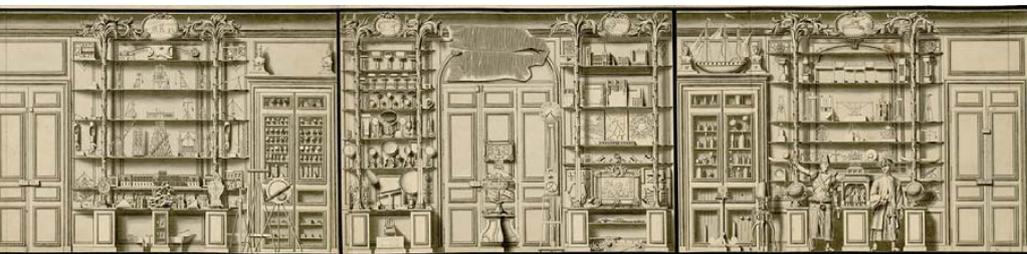
Parmi les auteurs contemporains, il a une préférence pour les philosophes: Hobbes, Rousseau, Locke, Erasme, Spinoza... Il lit aussi



beaucoup les journaux de son temps pour se tenir au courant des dernières nouveautés. Casanova est un lecteur insatiable, friand de belles éditions, comme il apprécie les belles femmes! «La femme est comme un livre qui bon ou mauvais doit commencer à plaire par le frontispice; s'il n'est pas intéressant il ne fait pas venir l'envie de le lire, et cette envie est égale en force à l'intérêt qu'il inspire. Le frontispice de la femme va aussi de haut en bas comme celui d'un livre, et ses pieds, qui intéressent tant des hommes faits comme moi, donnent le même intérêt que donne à un homme de lettres l'édition de l'ouvrage. La plus grande partie des hommes ne prend pas garde aux beaux pieds d'une femme, et la plus grande partie des lecteurs ne se soucie pas de l'édition.» (HMV, I, p. 132)

Médaille en bronze du buste de l'Arioste couronné de laurier, BnF, Monnaies et Médailles, XVI<sup>e</sup> siècle, AV 833

Jean-Baptiste Courtonne, *Le Cabinet de Bonnier de La Mosson*, XVIII<sup>e</sup> siècle, Paris, Bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art.

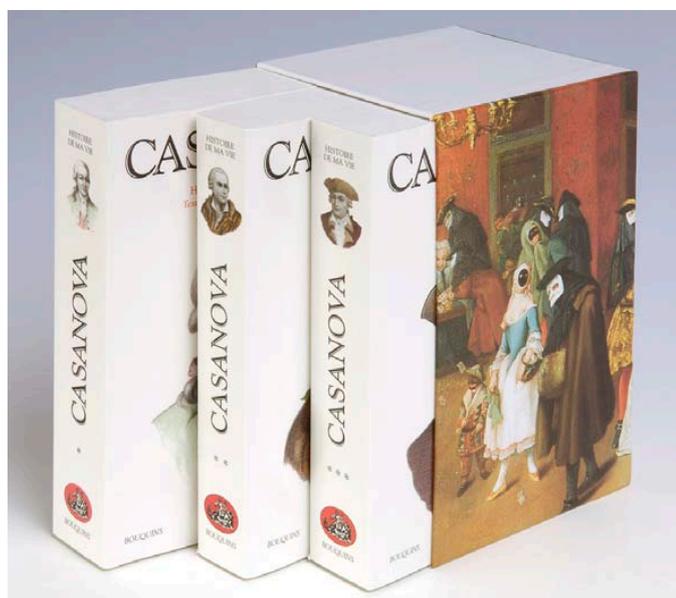
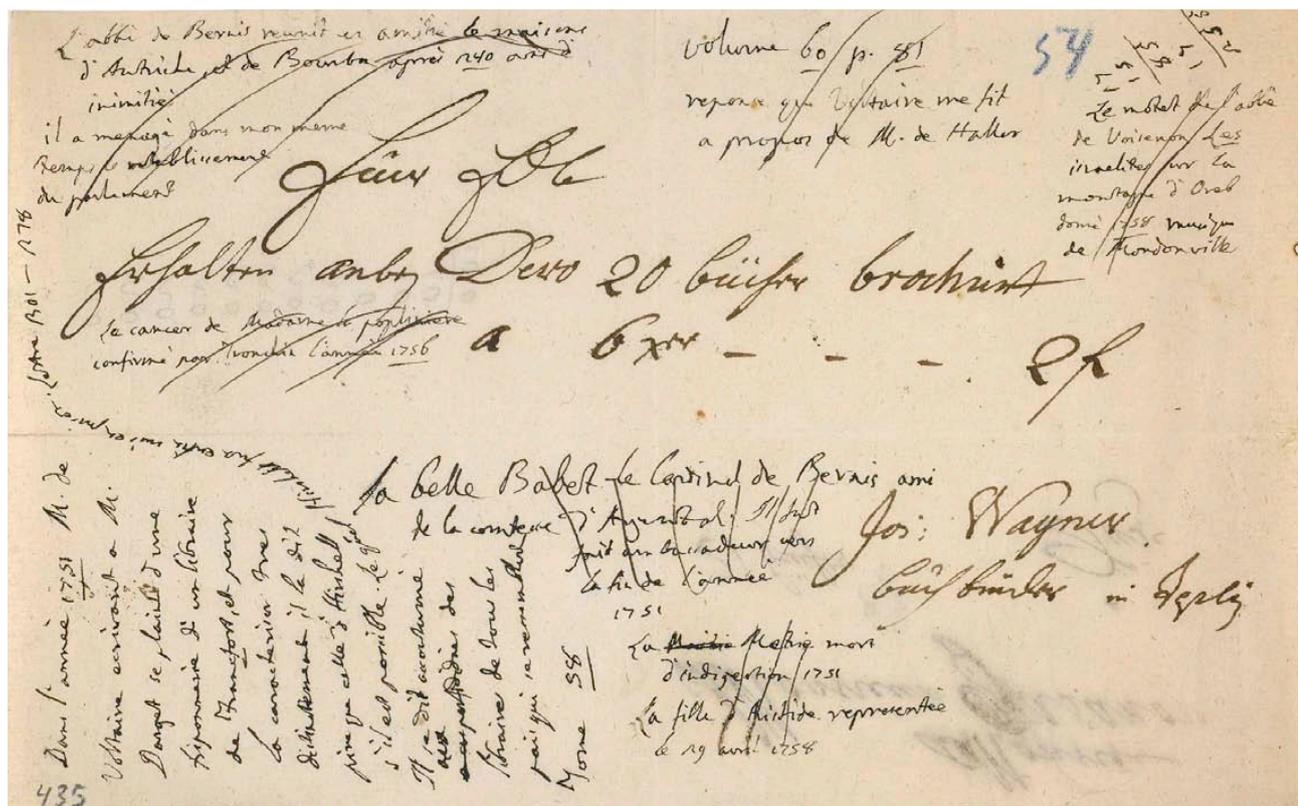


## Le manuscrit

La BnF a fait l'acquisition en février 2010 du manuscrit d'*Histoire de ma vie*. Il compte environ 3 700 pages et révèle les différentes étapes de remaniement du texte, ses corrections ainsi que le souci de Casanova pour le choix du papier. Bien qu'il ait une affection particulière pour le papier de Hollande, Casanova opte pour un papier local. Et de feuille en feuille on découvre parfois, en transparence, des dessins en forme de cœur. Une surprise qui ne peut être le fruit du hasard. Ces filigranes présentent l'avantage d'être une marque difficilement falsifiable tout en constituant un élément certain de raffinement, de personnalisation. Casanova inscrit dans la chair de son texte le

symbole de l'amour, amour pour les 122 femmes qui ont égrené sa folle existence, amour pour l'écriture qui ne s'est jamais démenti tout au long de sa vie. Quant à l'écriture du manuscrit, elle est claire, fine ou appuyée, souvent très lisible. Elle révèle le long travail de révision de Casanova qui a réduit le nombre de livres de douze à dix, introduit des sommaires, fait de nombreuses mises à jour... On découvre aussi qu'il appose sa signature à chaque fin de chapitre, à l'exception du dernier, brusquement interrompu. Un détail savoureux surgit parfois au fil de la découverte du manuscrit : « Une trace de collage apparaît : il semble que Casanova ait scellé à la cire rouge un feuillet pour occulter l'épisode homosexuel avec Ismaïl. » (M.-L. Prévost, *op. cit.*, p. 26)

Brouillon d'*Histoire de ma vie*, Archives de Prague, Fonds Casanova, U16k-54



## Une aventure éditoriale

**Avril 1798** Casanova tombe malade et interrompt la révision de son manuscrit.

**27 mai 1798** Son neveu, Carlo Angiolini, arrive en Bohême pour le soigner.

**4 juin 1798** Casanova meurt. Son neveu emporte le manuscrit d'*Histoire de ma vie* à Dresde. (Casanova avait songé à détruire son manuscrit.)

**1820** La famille Angiolini vend le manuscrit pour une bouchée de pain, dit-on, à l'éditeur Brockhaus, à Leipzig.

**1822 à 1828** Première édition « épurée » de *Histoire* en allemand (12 volumes). Une grande partie des passages dits licencieux est expurgée.

**1826 à 1838** Première édition française « révisée ». Elle est traduite par Jean Laforgue. C'est cette version que lira Stendhal en 1826 et qui est toujours disponible aux éditions de la Pléiade.

**1945** Le manuscrit de Casanova échappe de peu à la destruction et est transféré de Leipzig à Wiesbaden.

**1960** Parution de l'édition du texte original aux éditions Brockhaus-Plon.

**1993** Cette nouvelle version est reprise par les éditions Robert Laffont (collection Bouquins). Le grand éditeur Lacassin a écumé les châteaux de Bohême et les archives d'État à Prague et finit par livrer cette version définitive du texte.